1

Ce sont les fleurs de l'arbre de paradis qui m'ont fait penser à la robe. Les fleurs, leur parfum, la nuit, la dispute. Je suis accro au parfum de ces fleurs. Je ne peux ni ne veux l'éviter ; la nuit, je reste des heures, penchée à la fenêtre de ma chambre, à respirer l'air dense et doux à la fois qui se dégage des arbres du trottoir en bas de chez moi ; j'habite au deuxième étage et la cime débordant de fleurs arrive presque à la hauteur de mon nez. C'est dommage qu'il n'y ait qu'une floraison par an : en octobre, rien qu'en octobre*.

* Cette histoire se déroulant en Argentine, à Buenos Aires, les saisons sont inversées par rapport à l'hémisphère nord. Ainsi, les arbres fleurissent en octobre, c'est-à-dire au printemps. De même, il sera question plus tard dans le roman des grandes vacances d'été à Noël et des fortes chaleurs de janvier. *(Note de la traductrice.)*

Penchée à la fenêtre de ma chambre, je pensais à la soirée déguisée que ma cousine Ayelen allait organiser. Une fête ridicule, avec ma débile de cousine et ses débiles d'amies. Bien sûr, j'ai d'abord dit que je n'irais pas. D'ailleurs, ma cousine m'avait invitée en sachant pertinemment que je refuserais. Je suis sûre qu'elle l'avait fait parce que sa mère – sœur de la mienne – l'y avait obligée. L'antipathique Ayelen ne m'aurait jamais conviée à moins d'être contrainte, forcée et même menacée par ma tante. Ayelen et moi ne nous sommes jamais bien entendues. Mais cette fois ma cousine avait eu l'idée d'organiser une fête déguisée, et moi, j'étais obligée d'y assister, car, il est bien temps de le dire, tout comme sa sœur, ma mère est aussi très attachée au principe sacré de faire son devoir envers la famille. En conclusion, pour éviter un conflit de plus à la maison, et sachant qu'on en avait déjà suffisamment, j'avais fini par accepter.

Cette nuit d'octobre, alors que je respirais le parfum de l'arbre de paradis et que je remâchais ma haine profonde pour ma cousine, je

me suis rappelé une robe que ma mère portait quand j'étais petite, une robe d'été avec un tissu imprimé de petites fleurs bleu ciel et rose pâle, comme celles de l'arbre de paradis. Et, avec le souvenir de cette robe, m'est revenue à l'esprit une boutique, située près de l'école, où l'on vend de vieux vêtements. Souvent, en passant devant, je m'attarde un peu à regarder les habits, dont la majorité date des années soixante-dix, soixante et même des années cinquante. C'est comme ça que j'ai eu l'idée d'aller y dénicher une robe pour la soirée. Eh oui, pourquoi pas ? Je pourrais très bien me déguiser en jeune femme des années soixante par exemple. Bien sûr, j'aurais pu me confectionner un costume avec ce que j'avais à la maison, mais je m'étais mis en tête d'acheter l'une de ces robes, et comme ma mère voulait m'envoyer à cette fête à tout prix, elle ne ferait probablement pas trop d'histoires pour la dépense.

Le jour suivant, en sortant de l'école, je suis allée directement à la boutique. J'ai dû passer deux heures à tout essayer. La propriétaire était

très sympathique et elle savait des tas de choses sur les modes, les époques, les styles, les tissus. À chaque robe que j'essayais, elle me racontait une histoire des plus divertissantes.

Tant et si bien que j'en ai oublié que c'était mon tour de faire le repas, et c'est comme ça qu'une dispute avec mes frères m'attendait à la maison, suivie d'un sermon de ma mère, laquelle m'a téléphoné depuis son travail pour me reprocher mon manque de sérieux, parce que, comme c'était logique et prévisible, mes frères l'avaient déjà appelée pour dénoncer mon absence en cuisine. Enfin bref, rien de bien grave. Pour finir, chacun s'est préparé un sandwich et une nouvelle répartition des jours de cuisine a été instaurée ; en d'autres termes, le lendemain, ce serait de nouveau mon tour.

Revenons à la robe. La dame de la boutique avait insisté pour que je prenne une tenue complète des années soixante qui m'allait vraiment très bien, mais qui ne me convainquait pas totalement ; la robe était courte et droite, à carreaux, tel un échiquier noir et blanc.

– Style Courrèges, m'avait expliqué la dame. Le dernier cri du milieu des années soixante. Tu devrais la mettre avec ça. (Elle m'a tendu une horrible pochette, de la taille d'un portefeuille, avec une anse minuscule.) Ah, et j'ai aussi les chaussures, a poursuivi la dame en descendant une boîte d'une étagère. Tu vois ? On les portait comme ça, avec un talon bas et large à la fois.

Non, la dame avait beau dire qu'elle m'allait « comme un gant » – c'est ce qu'elle a dit : « comme un gant » –, moi je n'étais pas complètement convaincue. J'ai donc continué mes recherches jusqu'à trouver une robe différente, qui m'a rappelé des séries télé très anciennes, où on voit des filles avec des vêtements froncés ou plissés tombant sous le genou, avec des socquettes et des chaussures presque plates.

Je dois dire, sans exagérer, que cette robe m'a fait beaucoup d'effet, même si je ne peux pas bien expliquer pourquoi. Je ne sais pas, j'ai ressenti quelque chose. J'ai deviné que ce que j'avais devant moi était plus qu'une robe. C'est étrange, mais ça s'est passé comme ça. Après